

Figures marquantes de la liberté

8^e rencontre : Nouveau regard sur Pierre-Esprit Radisson

Conférence prononcée le 3 mai 2022 à l'auditorium de la Grande Bibliothèque

Invité : Martin Fournier, historien et romancier

Animateur : Éric Bédard, historien

Texte publié le 14 novembre 2022



Croquis de Pierre Esprit Radisson, date inconnue. Archives nationales du Canada, Collection Canadiana / C-015497, domaine public.

Pierre-Esprit Radisson (1636-1710) a longtemps été négligé par les historiens du Québec, même si, à sa manière, il fait indéniablement partie des figures marquantes de notre histoire. Par bonheur, des recherches récentes permettent d'apprécier son importante contribution au développement de la Nouvelle-France. Comme il est impossible de résumer sa vie trépidante en quelques pages, je m'attarderai dans ce texte sur ses deux principaux accomplissements : le voyage effectué au lac Supérieur avec son beau-frère Des Groseilliers en 1659-1660, et la fondation du plus important poste de traite de fourrures en Amérique du Nord, au fleuve Nelson, en 1682.

Bref survol de sa vie

Résumons d'abord son parcours de vie. Radisson naît à Paris en 1636. Son père, un modeste marchand linge, meurt lorsque Radisson n'a que cinq ans. Ce revers de fortune explique peut-être un fait inusité : deux de ses sœurs le précèdent en Nouvelle-France à une époque de très faible immigration féminine. Radisson les rejoint à Trois-Rivières au début de l'été 1651, à l'âge de 15 ans. La Nouvelle-France est alors en crise car les Iroquois viennent de décimer, de disperser ou d'adopter les Hurons-Wendats qui étaient les principaux pourvoyeurs de fourrures des Français. Comme l'économie de la colonie dépend



entièrement de la traite des fourrures, elle est au bord de la ruine. Sans compter que les Iroquois attaquent désormais tous les alliés des Hurons-Wendats, autant français qu'autochtones.

Au printemps 1652, le jeune Radisson fait fi des avertissements des habitants expérimentés de Trois-Rivières et part chasser avec deux compagnons. Quelques heures plus tard, ils sont tués et Radisson est capturé par les Iroquois qui l'emmènent dans leur pays, où ils le torturent, puis l'adoptent, selon leur coutume.

Radisson passe 18 mois dans la nation Agnier (Kanienkehaka, ou Mohawks). Il s'intègre à fond à sa communauté et participe à une expédition de « petite guerre » (guérilla) avec neuf compagnons, à la fois par reconnaissance pour ses parents adoptifs qui lui ont sauvé la vie, pour assurer sa sécurité et par tempérament – car Radisson passera sa vie à s'intégrer à différentes cultures pour y connaître le succès. Radisson apprend donc la langue et les mœurs iroquoises et il s'y conforme en tous points. Plus tard, en 1668, quand il rédigera ses récits de voyage, il écrira : « I loved those poor people entirely well (*J'ai profondément aimé ces pauvres gens*) ». Cette expérience constitue un atout décisif pour sa future carrière de commerçant de fourrures.

Radisson quitte les Iroquois en 1654 car il s'y sent en danger. Il revient en Nouvelle-France. En 1657, il travaille pour les missionnaires jésuites dans la mission qu'ils ont fondée chez les Iroquois Onontagués, à la faveur d'une trêve dans le conflit franco-iroquois. Radisson contribue à la spectaculaire évasion qui permet à 50 Français d'échapper aux Iroquois qui ont décidé de reprendre les hostilités.

De retour à Trois-Rivières, il s'associe à son beau-frère Médard Chouart Des Groseilliers. En 1659, ils atteignent ensemble l'extrémité ouest du lac Supérieur où aucun Blanc n'est encore allé. Ils nouent ou renouent des alliances avec des nations autochtones pourvoyeuses de fourrures et ramènent dans la colonie une quantité record de fourrures à l'été 1660.

Deux ans plus tard, Radisson et Des Groseilliers quittent la Nouvelle-France. Depuis qu'ils ont rencontré des Cris au lac Supérieur, en 1660, ils ont comme projet de vie de fonder des postes de traite à la baie d'Hudson en passant par la mer, bien qu'ils en ignorent



l'emplacement exact. Ils tentent d'organiser une première expédition à partir de la France, puis à partir de l'Acadie, puis de Boston, et enfin à partir de Londres où le roi d'Angleterre appuie leur projet. En 1669, Des Groseilliers ramène à Londres une grande quantité de fourrures qui permet la création de la Compagnie de la Baie d'Hudson en mai 1670. En champion de l'intégration interculturelle, Radisson se marie alors à une Anglaise (Mary Kirke, en 1672).

Radisson et Des Groseilliers sont les initiateurs de ce projet commercial mais leurs puissants partenaires anglais dirigent cette compagnie. Ils les engagent comme employés clés jusqu'en 1675. En raison d'un changement de direction et d'orientation de la compagnie, ils doivent quitter l'Angleterre. Ils repassent en France où leurs connaissances et leur expertise sont négligées. Des Groseilliers revient en Nouvelle-France et Radisson participe à une expédition navale dans les Antilles, qui se solde par des naufrages et des pertes. Il réussit finalement à convaincre de hauts dirigeants français de le laisser fonder un poste de traite au fleuve Nelson, rive ouest de la baie d'Hudson, après deux tentatives infructueuses du temps où Des Groseilliers et lui travaillaient pour la Compagnie de la Baie d'Hudson.



Membres des Premières Nations sur le fleuve Nelson en 1878. Photo : Robert Bell, Commission géologique du Canada. Source : Wikimedia Commons, domaine public.



En 1682, Des Groseilliers rejoint Radisson à Percé, comme point de départ d'une modeste expédition vers la baie d'Hudson qui est cette fois fructueuse. Mais deux autres expéditions leur font concurrence, l'une en provenance de Boston et l'autre organisée par la Compagnie de la Baie d'Hudson qui a seule le droit de faire du commerce à cet endroit. Radisson prend tout de même le contrôle de la traite en neutralisant habilement ses rivaux. Son initiative provoquera un long imbroglio diplomatique entre la France et l'Angleterre et le privera de tout revenu. Cette rebuffade de la France pousse de nouveau Radisson vers l'Angleterre où la Compagnie de la Baie d'Hudson le réengage.

En 1684, Radisson redonne aux Anglais le contrôle de la traite au fleuve Nelson. Ce revirement lui vaudra sa durable réputation de traître. Il demeure à l'emploi de la Compagnie jusqu'en 1687. Après quoi, un nouveau changement de direction, lié aux bouleversements politiques qui culminent lors de la *Glorious Revolution*, en 1688, lui causera des ennuis durables. Radisson devra lutter pour conserver un revenu décent et les privilèges qu'il a obtenus en 1684. Il décède à Londres en 1710, après avoir épuisé les ressources financières nécessaires au maintien du statut d'*esquire* qu'il avait atteint, antichambre de la noblesse anglaise. Son acte de décès le qualifie de gentleman ruiné.

Le voyage de Des Groseilliers au lac Michigan (1654-1656)

Revenons en arrière, en Nouvelle-France, au milieu des années 1650, quand la situation des quelque 3000 Français établis dans la jeune colonie est critique. Des membres de l'élite songent même à rapatrier tout le monde en France.

À la surprise des Français, les Iroquois proposent une trêve en 1654. Les jésuites en profitent pour fonder une mission chez l'ennemi d'hier, dans l'espoir fou de le transformer en alliés. Pendant ce temps, Des Groseilliers et un Français resté anonyme raccompagnent jusqu'au lac Michigan (alors inconnu des Français) un groupe d'Autochtones venus chercher des marchandises françaises dans la colonie. Ce voyage va durer deux ans. J'en résume ici quelques caractéristiques car il annonce presque en tous points le voyage que fera Radisson au lac Supérieur.

Des Groseilliers est plus âgé de 18 ans que Radisson. Cet ancien soldat a travaillé pour les jésuites en Huronie et connaît fort bien les Autochtones. Il est respecté dans la colonie pour



son courage et son expérience. Cet homme au tempérament bouillant est aussi une force de la nature. En 1654-1656, son voyage au lac Michigan permet de retisser en partie le réseau autochtone qui approvisionnait les Hurons-Wendats en fourrures, et donc les Français. Les nations de langue et de culture algonquiennes qu'y rencontrent Des Groseilliers ont fui leurs territoires ancestraux des régions actuelles de l'Outaouais, du lac Nipissing et du lac Huron pour échapper aux Iroquois, qui sont bien armés par les commerçants de la Nouvelle-Hollande (future New York) en armes de fer et en armes à feu.

En 1655, Des Groseilliers ne réussit pas à convaincre ses partenaires autochtones de revenir en Nouvelle-France, de crainte d'affronter les Iroquois qui font blocus sur la Grande Rivière (rivière des Outaouais actuelle). Même en 1656, son compagnon et lui ont du mal à convaincre 200 ou 300 Autochtones de les raccompagner dans la colonie. Convaincus qu'ils risquent leur vie s'ils demeurent plus longtemps dans cette région où les tensions sont vives, car ils sont à court de munitions et de marchandises françaises, ils traitent leurs hôtes de poltrons et prédisent leur disparition aux mains des Iroquois s'ils ne viennent pas se procurer des armes européennes dans la colonie. Selon le récit de Radisson, cette approche agressive porte fruit. Le groupe dirigé par Des Groseilliers vainc les Iroquois sur la Grande Rivière et atteint Montréal avec une grande quantité de fourrures à l'été 1656.

Dans les jours suivants, le gouverneur de la colonie, Jean de Lauson, honore Des Groseilliers pour ce fructueux voyage. En échange, Des Groseilliers partage les connaissances géographiques qu'il a acquises, qui convaincront les Français de rechercher la source du Mississippi dans cette région, car Des Groseilliers a beaucoup entendu parler d'un grand fleuve qui conduirait à une mer lointaine.

Le voyage de Radisson et Des Groseilliers au lac Supérieur (1659-1660)

Le contexte du voyage

1. À la fin des années 1650, les Français ont encore désespérément besoin de fourrures pour sauver la colonie de la ruine;
2. Les Iroquois ont repris leurs offensives de plus belle et les Français ont donc grand besoin d'alliés militaires;



3. La guerre sévit presque partout dans le nord-est de l'Amérique, une guerre autochtone, amplifiée et stimulée par l'arrivée des Européens. Pour des raisons incertaines, les Iroquois se livrent depuis la fin des années 1640 à une offensive tous azimuts. Peut-être veulent-ils s'imposer comme seuls intermédiaires entre les marchandises européennes et les nations autochtones de l'intérieur? Ou accomplir la mission que leur prophète-fondateur Deganawidah leur a révélée, qui consiste à réunir toutes les nations sous le grand arbre de la paix? Mais gare aux nations qui refusent leur offre! Toujours est-il que les formidables guerriers iroquois lancent des offensives dans toutes les directions et mettent en fuite bon nombre de nations autochtones.
4. La période principalement missionnaire de la Nouvelle-France est terminée. L'échec de la mission en Huronie a coûté cher et ne rapporte plus que menaces et isolement. À part le millier de Hurons-Wendats convertis qui sont réfugiés près de Québec, des milliers d'autres ont péri, se sont dispersés dans la nature ou ont accepté l'offre des Iroquois de les adopter. Ces derniers étaient déjà hostiles aux jésuites qu'ils soupçonnaient de provoquer les épidémies dévastatrices grâce à leurs pouvoirs maléfiques. Après le second échec de la brève mission jésuite en Iroquoisie, les jésuites sont discrédités et n'occuperont plus une position dominante dans la colonie.
5. Les Autochtones alliés aux Français ont maintenant des doutes sur la valeur de cette alliance. Les Français ont provoqué – ou n'ont pu empêcher – l'effondrement de la puissante nation huronne-wendate qu'ils ont divisée et affaiblie en cherchant à la transformer de fond en comble et en refusant de l'armer. En conséquence, les Français ont aussi causé la fuite des nations alliées aux Hurons-Wendats.
6. Pour ces raisons, il est dangereux pour des Français de séjourner dans les régions éloignées des lacs Michigan et Supérieur, où des milliers d'Autochtones en fuite se sont réfugiés. Cet afflux fait pression sur les ressources et indispose les nations natives de ces régions. De plus, certains réfugiés tentent de s'imposer par la force dans leurs nouveaux territoires. Tout cela crée de fortes tensions qui s'additionnent à la menace iroquoise.



7. Dans ce contexte, Radisson et Des Groseilliers savent que circuler loin de la Nouvelle-France, dans des régions encore inconnues, parmi des milliers d'Autochtones bouleversés et divisés, est très risqué.

Le voyage et ses répercussions

Malgré ce risque, Radisson et Des Groseilliers sont déterminés à se rendre dans les Grands Lacs pour reprendre contact avec les nations alliées pourvoyeuses de fourrures. Le sort de la Nouvelle-France est en jeu, ainsi que leur propre prospérité. Lorsqu'un groupe d'une vingtaine de Saulteux (aujourd'hui Ojibwés) arrive à Trois-Rivières pour se procurer des marchandises françaises en août 1659, par l'épuisante route du nord pour éviter les Iroquois postés sur la Grande Rivière (actuelle rivière des Outaouais), les beaux-frères s'empressent d'aviser le nouveau gouverneur de la colonie, Pierre de Voyer d'Argenson, pour obtenir la permission de les raccompagner. D'Argenson comprend mal les besoins de la colonie et leur interdit de partir. Les beaux-frères n'ont que faire de cette interdiction qu'ils jugent irresponsable et partent avec les Saulteux de façon illégale, pour une destination inconnue.

Sur la Grande Rivière, le petit groupe livre bataille et perce le blocus iroquois, les deux Français en tête. Au terme d'un voyage d'une soixantaine de jours en canot, de quelque 1800 kilomètres, le groupe arrive dans la baie de Chagouamigon (aujourd'hui Chequamegon Bay), proche de l'extrémité sud-ouest du lac Supérieur. Radisson et Des Groseilliers sont les premiers Européens à fouler cette terre. Ils veillent jalousement sur leurs deux canots chargés de marchandises françaises en fer, extrêmement rares et très convoitées dans cette région éloignée de tout établissement européen.

Pour se protéger et protéger leurs marchandises, les deux Français vont jouer la carte de la puissance, dans l'espoir qu'elle leur permettra de contrôler la suite des événements. Les Autochtones qui habitent cette région ne connaissent pas les armes à feu et n'ont eu que peu de contacts avec des objets en fer. Les beaux-frères ont donc beau jeu de les impressionner avec leurs haches, leurs couteaux et surtout leurs armes à feu qui évoquent le tonnerre et les éclairs aux yeux des Autochtones, ainsi que les puissants esprits associés à ces phénomènes naturels.



Les beaux-frères ont maintes fois observé les techniques de persuasion des jésuites qui invoquaient volontiers la puissance du Dieu chrétien pour expliquer le pouvoir supérieur des Européens. Leur stratégie comporte une différence importante : ils affirment détenir ce pouvoir supérieur grâce aux relations privilégiées qu'ils entretiennent avec de puissants esprits *autochtones*. Ce faisant, ils respectent la conception autochtone du pouvoir, qui selon eux viendrait toujours des esprits, tout en s'inscrivant d'emblée dans leur culture, sans rupture radicale.

Pendant les quelque huit mois que Radisson et Des Groseilliers passeront dans cette région, ils procéderont à quelques reprises à des démonstrations de puissance pour se protéger d'un vol ou d'un assassinat possible, que des Autochtones pourraient commettre pour s'emparer de leurs marchandises ou pour éliminer leur concurrence face aux chefs ou aux chamanes autochtones. C'est aussi un moyen d'augmenter l'adhésion des Autochtones à leur volonté, lorsqu'ils décideront de revenir dans la colonie. Pendant ce voyage, les beaux-frères n'hésiteront pas à s'exprimer au nom de tous les Français. Ils joueront ainsi un rôle diplomatique en réaffirmant la valeur de l'alliance avec les Français.

Cette dimension collective de leur action, dont ils sont pleinement conscients, s'inscrit dans une démarche de revalorisation, voire de réconciliation des Français avec les Autochtones. Radisson et Des Groseilliers cherchent à réparer ou à faire oublier certaines erreurs d'un passé encore chaud : la responsabilité – ou l'irresponsabilité – des Français dans l'effondrement de la nation huronne-wendate et la fuite forcée des nations qui leur étaient alliées; ces nations qu'ils côtoient quotidiennement et dont ils veulent obtenir des fourrures, ainsi qu'une assistance militaire pour retourner sains et saufs dans la colonie.

De façon pragmatique, pour resouder l'alliance entre les nations qui étaient déjà partenaires des Français et nouer des alliances supplémentaires avec de nouvelles nations, Radisson et Des Groseilliers ramènent les termes de l'alliance à quelques éléments centraux qui peuvent faire consensus, à des priorités qui satisferont les Français et les Autochtones.

Cette stratégie pragmatique, qui repose sur l'affirmation et la démonstration de la puissance des Français, culmine lors de la grande fête d'alliance inter-nationale que les



Saulteux ont convoquée pour réorganiser le réseau autochtone de traite de fourrures et, si possible, se positionner au centre de ce réseau, en remplacement des Hurons-Wendats. D'après le récit de Radisson, une bonne vingtaine de nations participent à ce rassemblement qui dure une dizaine de jours, en mars 1660, dans la région de Mille Lacs (Minnesota), avec la permission de la puissante nation des Sioux (Dakotas) dont c'est le territoire.

Les enjeux sont considérables. En plus de réorganiser la traite, les Autochtones souhaitent atténuer les tensions entre nations réfugiées et nations natives de la région, ainsi qu'entre les nations concurrentes qui veulent participer aux échanges directs avec les Français pour en tirer plus d'avantages. Il faut aussi organiser la lutte commune contre les Iroquois, car bien des réfugiés souhaitent retourner dans leurs territoires ancestraux. Un groupe d'Outaouais originaires de l'île Manitoulin (des Anichinabés), dans le lac Huron, va sortir gagnant de ces rivalités et s'imposer pendant plusieurs années comme le principal intermédiaire entre les Français et les Autochtones, au détriment des Saulteux. Ces Outaouais voudront même prendre le pas sur les Français qui souhaitent aussi occuper le centre du réseau. Du moins, Radisson et Des Groseilliers caressent cet objectif. Après tout, ce sont les Français qui fournissent les marchandises d'usage civil que les Autochtones affectionnent – tissus, contenants en métal, outils en fer et perles de verre –, ainsi que les armes de fer et les armes à feu qu'ils désirent ardemment se procurer.

L'intervention des beaux-frères lors de la fête des Morts se veut donc spectaculaire. Après les discours et les cérémonies d'accueil des Sioux et des Saulteux, quand vient leur tour, ils déchargent en l'air leurs douze fusils et pistolets (chargés à blanc pour éviter tout accident) puis ils jettent au feu des poignées de poudre qui provoquent une violente explosion. Les Autochtones n'ont jamais vu de prodige semblable. Ils prennent la fuite mais les beaux-frères les rattrapent pour les rassurer, en affirmant qu'ils sont venus pour les aider et non les détruire et qu'ils désirent partager avec eux leur formidable pouvoir par le biais du commerce. Ils laissent ensuite planer une aura surnaturelle autour d'eux jusqu'au discours du lendemain.

Dans les formes diplomatiques autochtones, ils énoncent leurs cinq demandes et engagements par l'entremise de cinq présents qu'ils offrent aux Autochtones. Au nom de



tous les Français de la Nouvelle-France, ils les adoptent comme leurs frères et leurs enfants. En tant que père de ceux-ci, ils s'engagent à subvenir à leurs besoins en marchandises européennes. Ils saluent la bravoure des Autochtones mais insistent pour établir une paix universelle entre eux, menaçant les récalcitrants qui subiront alors la terrible colère des Français. Ils remercient enfin les Sioux de les accueillir sur leur territoire et prient les femmes de les recevoir dans les cabanes.

En somme, les beaux-frères affirment que les puissants Français vont approvisionner en marchandises européennes les Autochtones qui s'allient à eux, dans la mesure où ils concentrent leurs énergies sur le commerce des fourrures et renoncent aux luttes intestines qui les divisent. Ils se positionnent en arbitres de ces conflits, notamment celui qui oppose les Cris et les Sioux, dont ils exigent la fin. Ils ouvrent enfin la porte à l'alliance matrimoniale qui scelle habituellement les alliances entre nations autochtones.

Cette attitude « musclée » est-elle si différente de celle des missionnaires qui tentaient d'introduire de profonds changements dans les communautés? S'agit-il d'une véritable stratégie de réconciliation? Dans le contexte de l'époque, je crois que oui.

L'élément principal à retenir est que Radisson et Des Groseilliers n'évoquent aucun bouleversement, ni la conversion à un nouveau Dieu, ni les efforts pour sédentariser les peuples nomades. Ils ne prennent possession d'aucun territoire. Ils cherchent plutôt un terrain d'entente qui peut répondre aux besoins des deux partenaires. Ils prient les Autochtones d'atténuer leurs traditions guerrières et d'intensifier leurs traditions d'échanges, qui sont de toute façon synonymes d'alliance et de paix. Dans le contexte de cette assemblée qui réunit un grand nombre de réfugiés soucieux de la menace que font peser sur eux les Iroquois bien armés, les beaux-frères affirment également qu'ils pourront fournir des armes européennes aux hommes qui les accompagneront en Nouvelle-France avec des fourrures.

Ces démonstrations de force un peu théâtrales sont corroborées par les victoires que Radisson et/ou Des Groseilliers ont remportées avec leurs alliés contre les Iroquois, en 1656 et 1659, pour leur permettre de ramener des marchandises françaises dans leur pays. Radisson et Des Groseilliers ont démontré leur engagement envers leurs partenaires en



risquant leur vie à leurs côtés. Ils se sont battus et ont vaincu avec eux. L'éprouvant voyage de quelque 2000 kilomètres qu'ils ont effectué pour venir dans la région et y circuler, en canots d'écorce et à pied, est une autre preuve de leur engagement. Ce voyage exige des qualités très appréciées des Autochtones : courage, ruse, force et endurance.

Ce qui heurte probablement un certain nombre d'Autochtones est leur désir d'occuper le centre du réseau de traite de fourrures en réorganisation, ainsi que leur volonté de dicter la conduite de leurs partenaires en matière de guerre et de paix. Les décennies suivantes démontreront que les Français seront parfois perçus dans les Grands Lacs comme des rivaux, ou des partenaires insatisfaisants. Mais cette année-là, la présence de ces deux Français solides, culturellement conciliants, entreprenants et réalistes quant à la nature de l'alliance franco-autochtone était probablement encourageante pour la plupart des Autochtones présents dans cette région. Par leur présence et les marchandises qu'ils apportaient avec eux, Radisson et Des Groseilliers ont cristallisé la dimension pragmatique de l'alliance. Ils lui ont donné un second souffle en abandonnant les exigences déraisonnables des missionnaires et en insistant sur les principaux points de convergence : le partage du pouvoir européen à travers l'échange de marchandises et de fourrures, la recherche de la paix entre alliés et la perspective d'une assistance mutuelle contre l'ennemi commun iroquois.

Ce voyage ne représente qu'une étape dans la consolidation de l'alliance franco-autochtone, après l'épisode traumatisant de l'effondrement de la nation huronne-wendate et la dissolution du premier grand réseau de traite de fourrures des Grands Lacs. Mais une étape décisive. Un point tournant. L'essentiel de ce qu'ont proposé Radisson et Des Groseilliers dans leur discours de la fête des Morts deviendra la position historique des Français dans leurs relations avec les Autochtones, jusqu'à la fin du Régime français. Elle sera officialisée dans le traité dit de la Grande Paix de Montréal en 1701 parce que cette position était la plus réaliste et qu'elle était acceptable pour les Autochtones et les Français.

À long terme, l'objectif clair que poursuivaient les beaux-frères – ramener beaucoup de fourrures en Nouvelle-France et assurer l'avenir de ce commerce vital pour la colonie – a redonné de la vigueur aux échanges et à l'alliance entre les Français et les alliés autochtones. À court terme, en revenant à Montréal à la tête de 60 canots chargés de



fourrures le 19 août 1660, une quantité record, ils ont renfloué les coffres de la colonie. Malheureusement, le gouverneur d'Argenson les a mis à l'amende au lieu de les remercier. Ce regrettable incident a refroidi pour longtemps les rapports des deux aventuriers avec la colonie.

Mise au point sur le prétendu voyage à la baie James

J'ouvre une parenthèse sur un court passage du quatrième récit de voyage de Radisson au lac Supérieur sur lequel un doute doit être levé.

Les quatre premiers récits rédigés en 1668 avaient pour but de consolider la confiance des investisseurs anglais dans leur personne et dans leur projet de traite de fourrures à la baie d'Hudson. C'est pourquoi les troisième et quatrième récits sont structurés de façon à donner l'impression que les beaux-frères ont voyagé ensemble pendant quatre ans, au lac Michigan puis au lac Supérieur. Ce qui n'est pas le cas. Radisson affirme également dans le quatrième récit qu'ils ont passé un été complet à la baie James avec les Cris rencontrés au lac Supérieur, ajoutant ainsi une année à ce voyage qui n'a réellement duré qu'un an (plusieurs sources le prouvent). Cet hypothétique voyage à la baie James sème la controverse chez les historiens qui hésitent à croire, ou non, à cette affirmation. Récemment, deux auteurs respectables, Germaine Warkentin et Gilles Havard, ont prêté foi aux dires de Radisson sans appuyer leur prise de position sur une analyse approfondie. Or, une telle analyse révèle que les beaux-frères n'ont pas pu faire ce voyage dans le temps dont ils disposaient. J'expose ici pour la première fois les données qui le démontrent.

Ce passage assez vague couvre à peine deux pages imprimées alors que l'ensemble du récit de 72 pages imprimées relate en détail une année riche en péripéties. L'hypothétique séjour à la baie James est l'épisode le plus mince et Radisson ne dit rien des sept mois d'hiver qui séparent ce prétendu détour par la baie James du retour en Nouvelle-France.

En compilant minutieusement les nombreuses observations faites par Radisson sur la température, les distances et la durée des séjours, on constate que le voyage a effectivement duré une année, en excluant l'hypothétique séjour à la baie James.

En fait, dans ce passage, Radisson rapporte l'information que Des Groseilliers et lui ont obtenue des Cris qui leur ont même dessiné une « carte » afin qu'ils repèrent facilement



l'endroit où ils les invitent à commercer avec eux. Pour Radisson, il était tentant de prétendre avoir fait ces observations sur place car les Anglais ont d'abord été séduits par la possibilité qu'ils aient découvert le fameux Passage du Nord-Ouest qu'ils cherchaient depuis longtemps.

Les informations obtenues des Cris étaient suffisamment précises aux yeux de Radisson et Des Groseilliers pour les convaincre de tenter d'atteindre la baie d'Hudson par la mer, en bateau, puisque les Cris affirmaient y avoir vu des bateaux européens (ceux des Anglais Hudson, Button, James et Foxe). L'enjeu était d'accéder à d'excellentes fourrures de castor (le froid rend leur fourrure plus dense), sans s'encombrer des intermédiaires autochtones et sans risquer leur vie dans le populeux et dangereux panier de crabes des Grands Lacs.

Selon le récit de Radisson, ce voyage à la baie James serait survenu entre sept à huit semaines après la fête des Morts, qui s'est déroulée à la fin du mois de mars 1660, quand la neige recouvrait encore le sol. Les beaux-frères se sont ensuite rendus chez les Sioux (Nadouessis, Dakotas) et sont demeurés parmi eux une quinzaine de jours. Puis ils sont revenus à la baie Chagouamigon en une dizaine de jours de marche, pour récupérer les marchandises de traite qu'ils avaient enterrées à cet endroit à leur arrivée. Ils ont ensuite traversé sur l'île de Saint-Michel (aujourd'hui Madeline Island) pour y attendre leurs partenaires autochtones. Puis ils ont dû quitter cette île d'urgence pour tenir en respect des concurrents outaouais, en circulant sur le pont de glace en train de fondre qui reliait cette île au continent. Radisson s'est blessé dans cette glace en désintégration et il a mis huit jours à se rétablir. Il est ensuite parti en expédition de guerre avec de nouveaux alliés qui l'ont abandonné quand sa blessure l'a ralenti. Radisson a péniblement retrouvé son chemin à travers quelques traces de neige jusqu'à Des Groseilliers qui l'attendait à l'emplacement de la réserve actuelle Red Cliff, côté ouest de la baie Chagouamigon. Cet épisode a duré un peu plus d'une semaine. Les beaux-frères ont ensuite fait une traversée d'une journée à travers des glaces dérivantes pour rencontrer les Cris sur la rive nord-ouest du lac Supérieur.

En additionnant toutes ces péripéties, le départ vers la baie James se serait produit autour du 1^{er} mai 1660.



Les historiens situent habituellement la rencontre avec les Cris à la baie du Tonnerre (Thunder Bay), d'où l'on accède au lac Nipigon et à la rivière Albany qui se jette dans la baie James. Mais selon Radisson, la rencontre s'est produite beaucoup plus près. Les Autochtones considéraient exceptionnel d'effectuer en une seule journée, par beau temps, le trajet séparant la pointe Keewanaw de l'île Royale (du sud au nord du lac Supérieur), une distance de 70 km. Or, 220 km en ligne droite séparent la réserve Red Cliff, pointe du Saint-Esprit, de la baie du Tonnerre. Il est donc impossible de franchir cette distance en une journée, surtout à travers des glaces flottantes. Radisson estime à une quinzaine de lieues (72 km) la distance parcourue ce jour-là. Le point de rencontre est donc presque assurément indiqué sur la Carte des jésuites du lac Supérieur (tracée en 1670) augmentée par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville au 18^e siècle, où l'on voit l'inscription « rivière Des Groseilliers » près de l'actuel Beaver Bay, à 60 km de la pointe du Saint-Esprit. C'est là qu'a eu lieu la rencontre entre les beaux-frères et les Cris, autour du 1^{er} mai.

En 1667, à cette époque qu'on appelle le « petit âge glaciaire » en raison d'une longue période de refroidissement du climat, les Relations des jésuites nous apprennent que le père Allouez a franchi la distance qui sépare la pointe du Saint-Esprit du lac Nipigon en 28 jours, du 6 mai au 3 juin, guidé par deux Autochtones. Cette durée semble normale puisque à la navigation côtière jusqu'à la baie du Tonnerre s'ajoutent six exigeants portages (répartis sur une soixantaine de kilomètres) entre la baie du Tonnerre et le lac Nipigon. Comme le père Allouez, Radisson et Des Groseilliers auraient donc atteint le lac Nipigon autour du 1^{er} juin.



Carte des Jésuites (1670), version commentée de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782), Gallica, Bibliothèque nationale de France.

Deux excursions contemporaines en canot sur la rivière Albany permettent d'évaluer un temps de déplacement réaliste entre le lac Nipigon et la baie James. Elles ont duré respectivement 35 et 40 jours. On peut donc estimer à un minimum de 30 jours le trajet effectué par des Autochtones expérimentés, en 1660. Cette estimation correspond au temps qu'il a fallu à l'expédition du chevalier De Troyes pour franchir en 1686 les 500 km en ligne droite qui séparent fort Coulonge, sur la rivière des Outaouais, de l'embouchure de la rivière Moose (baie James), soit en 49 jours, entre le 1^{er} mai et le 19 juin. La même distance de 500 km en ligne droite sépare le lac Nipigon de l'embouchure de la rivière Albany. Un trajet de 30 jours est donc une estimation particulièrement rapide. Pourtant elle ne suffit pas à rendre le prétendu voyage crédible.



Carte des Jésuites, vue détaillée avec l'inscription « rivière Des Groseilliers ».

Résumons. Du 1^{er} juin au lac Nipigon, il faut compter au moins un mois pour atteindre la baie James. Radisson et Des Groseilliers y seraient donc arrivés le 1^{er} juillet. Suggérons que cette expédition ait fait des miracles et soit arrivée à l'embouchure de la rivière Albany à la même date que le chevalier De Troyes a atteint la baie James par la rivière Moose, soit le 19 juin. C'est très tôt en saison, car Des Groseilliers n'a pu quitter l'embouchure de la rivière Rupert (baie James), en 1669, à bord du *Nonsuch*, que le 4 juin, en raison des glaces qui lui bloquaient le passage (le *Nonsuch* a dû attendre jusqu'en juillet pour voguer vers l'Angleterre). Comme Radisson raconte qu'ils ont circulé dans la baie pendant plusieurs semaines avec les Cris, pour prêter foi à son récit il faut calculer au moins une quinzaine de jours de présence à la baie James. L'expédition des beaux-frères n'aurait donc pu revenir au lac Supérieur avant le 1^{er} juillet, même si on retranche plusieurs jours de trajet, ici et là.



Réplique du *Nonsuch* construite en 1970 pour commémorer le tricentenaire de la Compagnie de la baie d'Hudson. Source : Wikimedia Commons sous licence CC0 1.0 (transfert dans le domaine public).

En additionnant le trajet de retour jusqu'à la pointe du Saint-Esprit, d'au moins un mois dans des conditions si rapides qu'il s'agirait d'un exploit, Radisson et Des Groseilliers n'auraient pas pu revenir à la pointe du Saint-Esprit avant le 1^{er} août. Comme Radisson raconte que les préparatifs de départ ont été assez laborieux et qu'un contretemps a stoppé l'expédition de retour pendant une dizaine de jours, on voit mal comment ils auraient pu atteindre Montréal le 19 août. Au XIX^e siècle, les employés expérimentés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui connaissaient parfaitement le trajet et devaient l'effectuer rapidement, prenaient en moyenne six semaines pour se rendre de Montréal à la baie du Tonnerre.

En conclusion, même en supposant que Radisson et Des Groseilliers aient pu effectuer tous leurs déplacements à des vitesses record, sur tous les segments de ce trajet de quelque 3000 kilomètres, il manque au moins quatre semaines, et plutôt de huit à dix semaines, pour que le voyage soit possible. Comme tous les détails du récit de Radisson s'emboîtent



parfaitement dans un calendrier d'un an, conformément aux sources qui confirment cette durée, il faut conclure que Radisson et Des Groseilliers *n'ont pas pu faire* ce détour par la baie James en 1660. Surtout qu'il était prioritaire pour eux qu'ils sécurisent l'exceptionnelle quantité de fourrures qu'ils avaient commencé à rassembler ce printemps-là, dans un contexte qui devenait de plus en plus difficile à mesure que la date du départ vers Montréal approchait.

En route vers la baie d'Hudson

Ce voyage au lac Supérieur est non seulement marquant parce qu'il consolide les relations franco-autochtones et qu'il rapporte plus de 160 000 livres de fourrures de castor dans la colonie, mais aussi parce qu'il inaugure le développement du commerce des fourrures à la baie d'Hudson, si important dans l'histoire du Canada.

Les Cris voulaient commercer directement avec les Français parce qu'ils s'estimaient désavantagés par leur position périphérique dans le vaste réseau de traite de fourrures autochtone. Ils fournissaient parmi les meilleures, sinon les meilleures peaux de castor mais n'obtenaient en échange que peu de marchandises européennes. Ils ont donc prié Radisson et Des Groseilliers de venir commercer directement avec eux à la baie James. La description des grands bateaux à voile qu'ils avaient aperçus a convaincu les beaux-frères qu'ils pourraient s'y rendre par la mer, même si ni eux ni aucun autre Français n'avaient eu la confirmation de cette possibilité. Les autres renseignements qu'ils avaient obtenus sur la « mer du Nord » et les moyens d'y accéder (notamment dans un récit huron-wendat relatant une expédition qui aurait contourné le nord du Québec actuel avant d'entrer dans la baie) ont consolidé leur espoir.

L'accueil glacial que le gouverneur d'Argenson a réservé aux beaux-frères à leur retour dans la colonie, en août 1660, en les mettant à l'amende au lieu de leur faire honneur, a provoqué Des Groseilliers qui est parti réclamer le remboursement de ces amendes en France. En même temps, il a organisé une première expédition maritime vers la baie d'Hudson à partir de La Rochelle. Malheureusement, le départ du navire qui était censé les rejoindre à Percé, au début de l'été 1662, a été court-circuité par une autre vague de persécution des Huguenots de La Rochelle. C'est un père jésuite qui s'est présenté à Percé



pour leur annoncer que l'expédition projetée avait été contrecarrée, sans doute aussi parce qu'elle avait pour but de ne pas payer l'impôt du quart (25 %) sur les fourrures en rentrant directement en France, à partir de la baie d'Hudson, plutôt que de passer par la Nouvelle-France.

Frustrés, les beaux-frères ont cherché une alternative du côté de l'Acadie, qui était très peu développée à l'époque. Ils se rendirent ensuite à Boston où il était plus facile de financer une expédition aussi hasardeuse. En 1664, sur un navire bostonnais, ils ont atteint le détroit d'Hudson. La situation se dégradant pour eux à Boston, ils ont collaboré avec une commission d'enquête britannique venue s'enquérir du respect de l'autorité du roi dans les colonies américaines et l'un des commissaires, mis au courant de leur projet, leur a promis de les présenter au roi d'Angleterre, ce qu'il a fait. En 1665, séduit autant par la possibilité qu'ils aient découvert un passage vers l'Asie que par les perspectives commerciales qu'ils évoquaient, le roi Charles II leur a versé une pension et les a mis en contact avec de puissants partenaires.

Il a fallu beaucoup d'habileté et de détermination pour que des obstacles comme une épidémie de peste, le grand incendie de Londres et des défaites navales britanniques successives aux mains des Hollandais ne fassent avorter le projet. Des Groseilliers atteignit finalement la baie James en 1668 à bord du *Nonsuch* pendant que Radisson passait près de sombrer sur le *Eaglet*. L'abondante cargaison de fourrures que Des Groseilliers ramena à Londres, en 1669, a permis l'incorporation de la Compagnie de la baie d'Hudson en mai 1670. En tant qu'experts en relations d'échange avec les Autochtones et initiateurs du projet, les beaux-frères demeurèrent des employés clés de cette compagnie jusqu'en 1675. Après quoi, un farouche opposant des Français et des catholiques en prit la direction et les poussa hors de l'Angleterre.

Radisson et Des Groseilliers repassèrent en France.

Les premiers succès de la Compagnie de la Baie d'Hudson reposaient sur quatre postes de traite établis à l'embouchure de quatre tributaires de la baie James, entre 1668 et 1675. Néanmoins, malgré au moins deux tentatives, ni Radisson, ni Des Groseilliers n'était



parvenu à fonder le poste de traite qu'ils estimaient le plus prometteur, à l'embouchure du fleuve Nelson, sur la rive ouest de la baie d'Hudson...

Quelles informations avaient-ils obtenues sur l'immense bassin hydrographique auquel donne accès ce fleuve et la rivière Hayes voisine? Qui leur avait révélé que ce vaste réseau de voies d'eau couvre toutes les Prairies, s'étend jusqu'aux Rocheuses, donne accès aux Territoires du Nord-Ouest et mène même au lac Supérieur? Ils présentaient qu'un poste de traite établi à l'embouchure du fleuve Nelson desservirait une multitude de nations autochtones et rapporterait une fortune en fourrures. De fait, le futur fort Nelson des Anglais et fort Bourbon des Français sera le socle du développement de la Compagnie de la Baie d'Hudson jusqu'au XX^e siècle. Les beaux-frères avaient probablement déduit cela de l'ensemble des informations obtenues auprès des nombreuses nations qu'ils ont côtoyées autour du lac Supérieur, en 1659-1660, incluant des Assiniboines et des Sioux qui habitaient plus loin à l'ouest. Quoi qu'il en soit, la fondation de ce poste va demeurer l'objectif central poursuivi par Radisson pendant plus d'une décennie.



Vue aérienne de York Factory (Manitoba) en 1925, non loin du lieu jadis occupé par le Fort Nelson des Anglais et le fort Bourbon des Français. Source : Bibliothèque et Archives Canada, domaine public.



Radisson fonde le poste du fleuve Nelson

En 1675, Des Groseilliers retourne en Nouvelle-France auprès de sa famille. Radisson reste en France et tente avec insistance de « vendre » le projet qui lui tient à cœur aux dirigeants français. Il rencontre Colbert à quelques reprises. Sans succès. L'entourage du roi Louis XIV se méfie de Radisson qu'on soupçonne d'être protestant dans une France de plus en plus farouchement catholique. Fidèle à son habitude, Radisson s'intègre le mieux possible pour faire progresser sa carrière. En 1678, il participe à une expédition navale française dans les Antilles pour conquérir des possessions hollandaises. L'aventure se termine en queue de poisson. On lui confie ensuite des missions de renseignement en Angleterre pour connaître les intentions de la Compagnie de la baie d'Hudson. Par la même occasion, on le prie de ramener son épouse anglaise (Mary Kirke) en France, pour démontrer sa sincère « conversion » à la France et au catholicisme. Malheureusement, son beau-père John Kirke, un membre de la famille Kirke qui a conquis Québec en 1629, refuse catégoriquement. Car les Kirke ont subi d'importants préjudices lorsque l'Angleterre a restitué Québec à la France, en 1632, et la famille attend toujours les compensations promises par la France. Cette impasse entretient en France les doutes à l'égard de Radisson.

Louis XIV veut surtout ménager ses relations avec l'héritier du trône d'Angleterre, le duc d'York, récemment converti au catholicisme et partisan de la monarchie absolue à la française. Son puissant ministre Colbert refuse donc de soutenir le projet que Radisson lui propose car la baie d'Hudson (et le fleuve Nelson) appartient « légalement » à l'Angleterre en vertu des règles de cette époque, qui accordent un droit de propriété au premier chrétien qui prend possession d'un territoire (sans tenir compte de la présence des Autochtones, évidemment...).

De passage en Angleterre en 1680, Radisson veut savoir si la Compagnie qu'il a puissamment contribué à fonder et à rentabiliser pourrait être intéressée à le réengager. Ce n'est pas le cas. Les nouveaux dirigeants sont de farouches opposants du duc d'York et du catholicisme. Ils sont même des acteurs de premier plan de l'*Exclusion Crisis* qui a pour but de retirer au duc d'York son droit de succession au trône. Radisson écrira plus tard : « soit qu'on me regarda comme un serviteur inutile ou quelqu'un qui ne pouvait nuire, on



me laissa partir sans m'avoir fait témoigner la moindre marque de bonne volonté... *je pris le parti de me consoler de cette disgrâce* » (je souligne).

De retour en France, Radisson est donc plus résolu que jamais à fonder ce fameux poste de traite au fleuve Nelson. Finalement, Colbert lui propose de retourner en Nouvelle-France où une compagnie locale est en train de naître autour du riche homme d'affaires Charles Aubert de la Chesnaye, dans le but d'exploiter les fourrures du nord et de faire compétition au gouverneur Frontenac qui accapare les fourrures des Grands Lacs.

Fin septembre 1681, Radisson rencontre Frontenac à Québec pour lui demander la permission de se rendre à la baie d'Hudson. Celui-ci refuse, sachant fort bien que cette expédition a pour but de le concurrencer. En outre, il veut ménager ses relations avec les treize colonies britanniques (futurs États-Unis), car les tensions sont vives entre elles et la Nouvelle-France. De La Chesnaye s'y attendait et propose au gouverneur Frontenac que Radisson repasse en France pour demander l'autorisation au roi de faire cette expédition.

Il s'agit d'une ruse. Radisson passe l'hiver en Acadie et se rend à Percé au printemps 1682 pour y attendre la barque que La Chesnaye lui a promise. Il s'agit d'une version réactualisée de l'expédition organisée par Des Groseilliers en 1662. Celui-ci rejoint d'ailleurs Radisson à Percé (il est alors âgé de 64 ans !) avec une seconde barque le 11 juillet. Puis les beaux-frères appareillent à bord de ces deux petites barques mal approvisionnées pour fonder un poste de traite au fleuve Nelson pour le compte des Français.

Leur équipage d'une quinzaine d'hommes se mutine à deux reprises, effrayé par la perspective d'un voyage aussi rude dans de si petites embarcations. Finalement, les deux barques atteignent sans encombre la rivière Hayes, voisine de 10 km du fleuve Nelson, respectivement le 26 août et le 2 septembre 1682. Aussitôt, pendant que la majorité des hommes construisent un fort, Radisson remonte la rivière en compagnie d'un Français expérimenté et de Jean-Baptiste Des Groseilliers, fils de l'autre. Au huitième jour de leur expédition, ils rencontrent un premier Autochtone qui s'empresse de communiquer la bonne nouvelle aux siens. Le lendemain, les trois Français prennent entente avec une bande de 26 Cris.



De retour à son fort, Radisson découvre qu'un autre groupe construit un fort sur le fleuve Nelson, non loin du leur. Il observe la quinzaine d'hommes pendant quelque temps, à distance, puis se découvre avec trois compagnons. Comme les Français sont habillés à la manière autochtone, les nouveaux venus tentent de s'adresser à eux en langue crie, dont ils lisent quelques mots dans un petit glossaire. Radisson leur révèle bientôt qui il est. Il apprend que ces Bostonnais sont dirigés par Benjamin Gillam, fils du capitaine Zachariah Gillam avec qui Radisson et Des Groseilliers ont voyagé à plusieurs reprises pour le compte de la Compagnie de la baie d'Hudson. L'expédition bostonnaise est tout aussi illégitime que celle des Français. Radisson les enjoint de repartir immédiatement car il a déjà pris entente avec les Autochtones. Mais la saison est trop avancée. Les deux groupes de Blancs concluent une entente de non-agression.

Le lendemain, un autre navire remonte le fleuve Nelson. Radisson envoie des signaux de fumée pour l'arrêter. Une délégation vient à sa rencontre. Radisson réalise qu'il s'agit d'une expédition de la Compagnie de la baie d'Hudson. Son commandant est John Bridgar que Radisson connaît. Tous deux prétendent qu'ils sont dans leur droit (mais seul Bridgar l'est) et tentent de convaincre l'autre de décamper. En vain. Radisson monte à bord du navire pour négocier pendant que ses compagnons veillent sur deux otages anglais. Il y rencontre le capitaine Zachariah Gillam, devenu un ennemi de Radisson peu avant leur départ d'Angleterre en 1675.

La situation est corsée. Trois expéditions se font concurrence à l'embouchure des rivières Hayes et Nelson, dont une seule est légitime. Mais les Français ont trois avantages : 1) Radisson et Des Groseilliers sont déterminés à prendre le contrôle de la traite à cet endroit, étant les premiers à en avoir identifié le potentiel et rêvé d'y établir un poste; 2) ils sont les seuls à parler la langue crie, à bien connaître les mœurs autochtones et à prendre les devants pour nouer des alliances avec eux; 3) ils sont habitués aux rudes conditions hivernales et possèdent le savoir-faire (chasse, pêche, trappe, habillement et déplacements en raquette...) pour être autonomes dans cet austère environnement. À cela, s'ajoutent les indéniables qualités de stratège de Radisson qui va réussir à neutraliser ses opposants sans recourir à la violence.



Pendant que Des Groseilliers père assure les arrières en restant au fort français, Des Groseilliers fils et un autre Français remontent une nouvelle fois la rivière pour rencontrer d'autres Autochtones et s'allier à eux. Ils reviendront trois mois plus tard. Pendant ce temps, Radisson circule entre les deux forts anglais et se cache dans les bois pour épier ses rivaux. Il se sait trop faible pour les affronter directement. Aussi préfère-t-il user de ruse.

Gillam fils s'est construit un fort solide et brave Radisson. Pour s'en faire un allié, le Français lui révèle la présence de l'expédition de la Compagnie de la baie d'Hudson et l'informe que son père est le capitaine du navire et qu'il est malade. Il lui offre de le rencontrer en secret, déguisé en coureur de bois français pour que la Compagnie continue d'ignorer la présence des Bostonnais. Gillam accepte. Quelques jours après la rencontre père-fils, le navire de la Compagnie est déporté en mer par les glaces et périt corps et biens. John Bridgar se retrouve à court de provisions pour l'hiver et sans navire pour rentrer en Angleterre.

Malgré les précautions prises par Radisson, les deux groupes d'Anglais font alliance contre lui. Pour les déjouer, il offre à Bridgar – qui jure de ruiner la traite des Français en offrant aux Autochtones des tarifs d'échange imbattables – de l'approvisionner en produits de la chasse. Puis il invite Benjamin Gillam à son fort. Celui-ci accepte pour connaître la force réelle de Radisson qui prétend diriger un groupe de plusieurs dizaines d'hommes alors qu'ils ne sont qu'une quinzaine. Gillam passe tout un mois au fort français avant d'apprendre qu'il est prisonnier, sous la surveillance efficace de Des Groseilliers père. Radisson lui annonce un jour qu'il va s'emparer de son fort. Gillam prétend que c'est impossible. Radisson y parvient sans coup férir car les Bostonnais sont sans méfiance. Radisson invite ensuite Bridgar à son fort et l'y retient également prisonnier. Des Groseilliers fils revient alors à la tête d'un nouveau groupe d'Autochtones fermement alliés aux Français, qui sont maintenant en plein contrôle de la situation.

Le printemps arrivé, la violente débâcle de la Hayes endommage très sérieusement les deux barques françaises qui n'ont pas été montées suffisamment haut sur le rivage. Sur le Nelson, le navire bostonnais est lui aussi endommagé mais réparable. Les deux barques françaises sont converties en une seule qui servira à transporter les Anglais de la Compagnie jusqu'aux postes de traite de la baie James, pendant que le navire bostonnais



réparé prendra la mer avec John Bridgar, tous les Bostonnais et la majorité des Français, en direction de Percé.

En attendant, la traite avec les Autochtones est plus difficile que prévu. L'un des chefs se plaint que Radisson offre des tarifs inférieurs aux Anglais de la baie James, même s'il se prétend leur allié. Et Bridgar parvient à traiter directement avec des Autochtones à des tarifs effectivement imbattables. Radisson s'en sort en insistant sur la puissance des Français et sur les conséquences qu'il y aurait à rompre l'alliance avec eux. Il invoque également les dangers du long trajet que le chef autochtone récalcitrant devrait faire pour profiter des tarifs avantageux offerts à la baie James. Au final, cette traite ne rapporte que 2000 peaux de castor aux Français. C'est peu compte tenu des difficultés rencontrées et des frais encourus. Par contre, le poste de Nelson est aux mains des Français.

L'heure du départ venue, Jean-Baptiste Des Groseilliers demeure sur place avec huit autres Français pour développer les liens avec les Autochtones et préparer la traite de l'année suivante. Tous les autres Blancs quittent l'endroit le 27 juillet 1683... Du moins, ils tentent de le faire car les glaces leur bloquent bientôt le passage. La barque se brise et doit être carénée de toute urgence sur la banquise. Il faut attendre jusqu'au 24 août pour qu'ils puissent voguer librement, les uns vers la baie James, les autres vers l'Atlantique.

Le navire de Radisson et Des Groseilliers atteint Percé en octobre 1683. Mais le percepteur d'impôt de la Nouvelle-France les y attend car la mèche a été éventée et force le navire à rallier Québec au lieu de la France. La cargaison est saisie. Le nouveau gouverneur De La Barre se dépêche de renvoyer le navire à Boston avec son équipage et verse une compensation de 1000 livres aux Bostonnais. De La Barre, qui avait investi dans cette expédition hors-la-loi, se déclare favorable à une exemption du droit du quart pour que le salaire promis aux beaux-frères soit versé. Mais il s'en remet au roi pour la décision finale. Les fourrures sont vendues. Des lettres de change sont émises le 8 novembre 1683 au nom des investisseurs. Seuls Radisson et Des Groseilliers ne touchent aucun revenu, en attendant la décision du roi.

Trois jours plus tard, ils s'embarquent pour aller plaider leur cause en France. Ils arrivent à La Rochelle en décembre 1683, en même temps que la nouvelle des événements survenus



à Nelson atteint Londres, où le directeur de la Compagnie, James Hayes, revenu aux commandes, demande l'appui du roi d'Angleterre pour faire respecter la charte royale qui accorde à la Compagnie de la Baie d'Hudson un droit exclusif de commerce à cet endroit. Hayes, même s'il est un allié de la première heure de Radisson et Des Groseilliers, demande également que soit puni le responsable, Radisson, qui arrive à Paris le 15 janvier. Colbert vient de mourir et ne pourra donc confirmer qu'il a donné l'autorisation à Radisson de se rendre en Nouvelle-France dans l'intention de fonder un poste de traite au fleuve Nelson. Radisson est néanmoins bien accueilli à Paris où sa « victoire » est saluée.

Il faudra quelques mois pour que la France reconnaisse officiellement le droit de commerce exclusif de la Compagnie de la Baie d'Hudson au fleuve Nelson, en avril 1684, surtout pour plaire au duc d'York qui a réussi à conserver son droit de succession, d'autant que York est aussi devenu gouverneur honorifique (*deputy governor*) de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le 10 avril 1684, un édit royal confirme en outre que le droit du quart sera bel et bien perçu sur les fourrures que Radisson et Des Groseilliers ont ramenées de la baie d'Hudson. Ils ne toucheront donc pas un sou après avoir risqué leur vie dans cette périlleuse expédition.

Est-ce que Radisson s'y attendait? En tout cas, il accueille avec intérêt la proposition que vient lui faire à Paris en secret un émissaire envoyé par la Compagnie de la baie d'Hudson. On lui propose de le réengager à un bon salaire, de lui offrir des actions de la Compagnie (c'est-à-dire un statut social), de lui fournir une nouvelle épouse pour favoriser son intégration et de le présenter au roi Charles II et au duc d'York qui se serait engagé à le protéger.

Le 10 mai 1684, Radisson rencontre à Londres quelques dirigeants de la Compagnie de la baie d'Hudson, notamment James Hayes et William Younge qui sont des alliés. Comme promis, ceux-ci le présentent au roi et au duc, puis ils s'entendent sur des conditions qui satisfont les deux parties. L'offre initiale est maintenue, en échange de quoi Radisson s'engage à redonner le poste de Nelson aux Anglais et à ramener à Londres les fourrures que les Français demeurés sur place auront accumulées. Radisson exige cependant que ces Français et Des Groseilliers puissent travailler pour la Compagnie s'ils le désirent. Accepté.



Une semaine plus tard, Radisson s'embarque pour le fleuve Nelson à bord du *Happy Return*. Il reviendra à Londres en octobre avec une grande quantité de fourrures, en effectuant le trajet aller-retour dans la même saison, une première. Quand les autorités françaises apprendront ce revirement, elles mettront à prix la tête de Radisson en le qualifiant de traître.

Un jugement excessif?

Radisson a-t-il vraiment trahi la Couronne française? Ou ne serait-ce pas plutôt l'inverse? Peut-être est-il plus juste de considérer aujourd'hui qu'en homme intelligent, débrouillard, généralement intègre et individualiste, Radisson a seulement placé ses intérêts avant ceux de patrons qui l'ont bafoué?

Radisson s'enfonçait dans un cul-de-sac en France, alors que les Anglais reconnaissaient sa compétence et lui offraient une enviable situation. Il est certain que l'entourage du roi de France a été choqué par l'initiative du « pion » Radisson qui nuisait à sa stratégie. Les puissants avaient l'habitude de négliger les individus qui leur étaient inutiles, ou dont l'attitude leur déplaisait. Mais cette habitude ne fait pas de Radisson un traître.

Radisson avait la capacité de se faire respecter et la possibilité de prioriser ses intérêts. Cet individu soucieux de sa personne avait développé certains traits de caractère modernes, avant-gardistes à son époque, comme un individualisme de bon aloi et une grande sensibilité à l'approche scientifique qui prenait naissance dans son entourage immédiat, à la *Royal Society* dont James Hayes était un membre actif. L'ambassadeur de France à Rome semble abonder en ce sens lorsqu'il écrit, le 24 avril 1683, à l'abbé Renaudot qui conseillait le roi en relations internationales : « On a eu tort d'avoir rappelé Radisson d'Angleterre et de le négliger ensuite comme on l'a fait ».

Les récits de voyage de Radisson

Les événements survenus au fleuve Nelson en 1682, 1683 et 1684 nous sont connus dans le détail surtout grâce aux deux derniers récits de voyage de Radisson, rédigés en français, dans une langue soignée, en 1684.



Ses récits de voyage sont un témoignage des plus originaux et révélateurs. Les quatre premiers, écrits en 1668, racontent les jeunes années que Radisson a passées en contact permanent avec les Autochtones, en Amérique. Ils sont d'une étonnante spontanéité et d'une rare authenticité. Ils contiennent une impressionnante somme d'informations en tous genres, inspirées des enquêtes que menaient les membres de la *Royal Society* auprès des voyageurs. Ces récits nous renseignent de façon exemplaire sur les relations que certains Français ont nouées avec les Autochtones, ces « coureurs des bois » qui aimaient les côtoyer et partager leur mode de vie, dont Marie de l'Incarnation écrivait qu'il est plus facile de faire d'un Français un Sauvage que l'inverse. Ces aventuriers n'ont laissé aucun écrit pour témoigner de leur expérience. Seul Radisson, au XVII^e siècle, lève le voile sur leur réalité.

Les deux derniers récits de Radisson illustrent sa transformation. Après son arrivée en Angleterre, en 1665, il a parfait son éducation et progressivement développé des qualités de meneur d'hommes et un grand sens des responsabilités qui lui ont permis de gravir les échelons de la société en Europe.

Radisson et le patrimoine

Après avoir étudié Radisson, son entourage et ses milieux de vie pendant six ans dans une perspective scientifique (à la maîtrise et au doctorat en histoire), puis publié le résultat de ces recherches dans une biographie rigoureuse [1], j'ai entrepris de raconter le passionnant parcours de vie de cet aventurier dans la série de romans *Les Aventures de Radisson* [2]. Dans ces romans, je respecte les faits connus en tous points et je propose une solide reconstitution de cette période historique. J'en ai aussi profité pour approfondir mes recherches, notamment sur l'hypothétique voyage de 1660 à la baie James et sur bien d'autres sujets, pour étoffer ces ouvrages.

L'un de mes objectifs est de consolider la place de Radisson dans notre patrimoine. La distinction peut paraître subtile entre histoire et patrimoine. De façon générale, le patrimoine a pour but de sélectionner dans le passé des éléments qui devraient nous inspirer aujourd'hui et nous guider dans l'avenir. On reconnaît surtout le patrimoine en ce qu'il est *présent*. On peut normalement en faire l'expérience ici et maintenant.



Bien sûr, mes romans ne ramènent pas Radisson à la vie. Mais ils le rapprochent de nous, ils le rendent plus présent, ils actualisent ses faits et gestes et le rendent plus inspirant. Dans ces romans, je m'efforce de souligner trois grandes qualités de Radisson que j'estime utiles aujourd'hui, sans trahir les faits historiques.

- 1) Radisson était un habile négociateur. Son arme principale était la parole. Il savait écouter. Il a rarement eu recours à la violence. Dans la formidable équipe qu'il a formée avec Des Groseilliers, il était le gant de velours recouvrant la main de fer de son aîné;
- 2) En 1660, l'alliance que Radisson et Des Groseilliers ont renouvelée avec les Autochtones s'apparente à une démarche de réconciliation. Après le traumatisme causé par les épidémies, l'intransigeance des missionnaires et les bouleversements causés par l'établissement des Européens en Amérique, Radisson et Des Groseilliers ont recherché la base concrète, réaliste, qui pouvait servir de trait d'union acceptable entre les Français et les Autochtones. Cette « réconciliation » a bien sûr pris une forme très différente de celle que nous recherchons aujourd'hui, dans un contexte fort différent. Leur action démontre néanmoins que la réconciliation est possible et qu'elle peut être durable. (L'alliance franco-autochtone a perduré jusqu'à la fin du Régime français).
- 3) Dans un contexte contemporain d'affirmation et de valorisation des différences, Radisson a fait preuve d'une extraordinaire capacité d'acceptation et d'adaptation interculturelle. Il était un champion de l'intégration aux cultures iroquoise, ojibwée, crie, anglaise, française, canadienne... au point de déconcerter bien des historiens qui n'ont pas toujours compris sa précieuse capacité d'adaptation. Son attitude ouverte et pacifique est éclairante.



Notes

- [1] *Pierre-Esprit Radisson, aventurier et commerçant, 1636-1710*, Septentrion, Québec, 2001, 314 pages; réimprimé en 2014.
- [2] *L'Enfer ne brûle pas, Les Aventures de Radisson (1651-1653)*, Septentrion, Québec, 2011, 237 pages; *Sauver les Français, Les Aventures de Radisson (1654-1658)*, Septentrion, Québec, 2014, 335 pages; *L'Année des surhommes, Les Aventures de Radisson (1659-1660)*, Septentrion, Québec, 2016, 268 pages; *Le Castor ou la vie, Les Aventures de Radisson (1661-1670)*, Septentrion, Québec, 2021, 395 pages.